

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 49, Number 2, 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104129ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104129ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1981). Pages de journal. *Assurances*, 49(2), 179–188.
<https://doi.org/10.7202/1104129ar>

Pages de journal

par

Gérard Parizeau

30 mars 1979

Un avion s'écrase au sol après avoir quitté l'aéroport. Gentiment, Robert nous a rejoints à Nice pour nous rassurer. Nous aurions été inquiets, en effet, en apprenant la nouvelle, car beaucoup de nos gens voyagent entre Montréal et Québec. Or, s'ils le font par Air Canada, souvent ils prennent l'avion de Québecair. Quelle délicatesse a ce garçon qui, comme moi, aime les affaires, a appris à se défendre contre l'adversaire sans pitié, mais a gardé un profond sens de l'humain.

179

Une fois de plus, l'accident rappelle l'importance pour les cadres supérieurs de ne pas voyager en groupe dans un même mode de transport.



Dans un article sur la discussion entre les syndicats et le gouvernement provincial, Lise Bissonnette écrit ceci: «Sans être mirobolante, la cote de satisfaction à l'égard du gouvernement est certes meilleure, et le maître du jeu et ministre des Finances, M. Jacques Parizeau, ajoute à sa redoutable habileté une bonne crédibilité.» C'est un témoignage peu fréquent au *Devoir*. Aussi, faut-il le noter, même si le mot *redoutable* évoque une idée assez curieuse.



Autrefois, chaque matin *** servait sa petite leçon à chacun. Il allait du compliment à la critique suivant les gens, les jours, les idées et l'humeur. Michel Roy a une autre conception du journalisme et, s'il juge, c'est généralement avec un bon sens qui n'exclut pas nécessairement le blâme, mais ne le recherche pas. Roy évite d'être blessant ou acariâtre; ce que ne réussissait pas toujours son prédécesseur. Mais peut-être, à mon tour, suis-je méchant envers un homme dont la sincérité est certaine.



Dans une conférence donnée au Centre universitaire méditerranéen, j'ai entendu celui qu'on appelait Vercors sous l'occupation. Je suis désappointé, quoique en y réfléchissant, l'homme que nous avons devant nous était bien celui que nous pouvions deviner à travers les *Silences de la Mer* et la *Bataille du Silence*, que je lisais avant de venir l'entendre. C'est le même être, intelligent certes, que rien ne peut arrêter une fois qu'il s'est décidé d'agir. Dans le deuxième livre, il explique comment il a conçu les *Silences de la Mer*, comment

il l'a écrit, l'a fait composer et distribuer dans la clandestinité, avec l'aide d'amis ou de petites gens. Le titre de sa conférence: «L'essor de la pensée et le chemin de la liberté à travers l'histoire et les instincts dévastateurs de l'homme». Un grand sujet, mais peut-être trop vaste pour l'heure qu'on avait accordée au conférencier.

En sortant, je rappelais à Mme Marcelle Asselin ces deux pôles bien différents de la propagande pendant la guerre, *Mrs. Miniver* et le livre de Vercors. Comme Germaine et moi, elle se rappelait l'effet-choc du film destiné à montrer la ténacité britannique devant la menace allemande.

180 Douée d'un goût très fin, notre amie est toujours élégante. Dans son appartement de la rue Massenet, elle sait créer un climat d'intimité, avec peu de choses. Les fleurs qu'elle met dans des vases de fortune ont encore plus d'éclat. Pour son mari, elle a dû être une hôtesse précieuse dans les postes qu'il a occupés à l'étranger.



Robert me disait, au téléphone, que Jacques avait présenté récemment son budget de 1979-80 à la Chambre provinciale. Après le discours, il y a eu réception dans les bureaux du ministre des Finances où se pressait le gratin financier et politique. L'année dernière nous étions là, car nous étions revenus un peu plus tôt de Nice et Alice avait tenu à nous faire inviter. Que pensez-vous du budget? m'avait demandé René Lévesque, un verre à la main. Je l'ai écouté avec intérêt, ai-je répondu, «M. le premier ministre, même si, à certains moments, j'ai avalé un peu de travers.» Très simple, il ne pouvait s'offusquer d'une réaction familière de la part d'un homme qui, même s'il est le père du ministre, réagit devant l'annonce de mesures qui atteignent ses intérêts propres. Il doit les accepter puisque c'est la loi, même s'il sait qu'elles coûteront cher à des entreprises comme la sienne, qui devront accuser le coup et en accepter le coût.



J'irai tout à l'heure entendre la grand-messe à Sainte-Réparate. Périodiquement, je sens le besoin de reprendre contact avec l'Église et ses fastes. Germaine et moi y retournerons vers trois heures pour entendre un concert d'orgue, donné par l'organiste Saorgien sur un instrument que l'on vient de restaurer, comme on le fait en ce moment pour une façade qui exigeait des soins nouveaux. Comme l'État s'est *embarqué* en transformant les biens d'Église en propriétés d'État! Au lieu de tout enlever aux fidèles, sauf le pouvoir d'y prier, l'État aurait mieux fait de leur laisser avec l'usage, la responsabilité de l'entretien, tout en surveillant les curés ignares, toujours prêts à échanger du vieux admirable pour du neuf souvent affreux, si l'on n'y veille.

Je reviens de la messe, enchanté de la mise en scène, qui me rappelle les cérémonies du Gésu à Montréal, auxquelles tout jeune j'assistais un peu à contrecoeur, mais qui m'ont laissé un souvenir extraordinaire.



L'abbé Navarre me dit: «Il ne faut pas venir à la messe comme à un concert», comme je lui disais le plaisir que j'avais à entendre le choeur qu'il dirige avec une remarquable maîtrise. C'est vrai, lui ai-je répondu, mais la musique n'est-elle pas une bien agréable ouverture à la prière? Il a souri tout simplement.

181

1er avril

Mon ami, Fernand Rochon, m'a remis une étude des problèmes politiques, et surtout économiques de la France, paru dans *The Economist* de Londres en janvier 1979. Le travail est intéressant à consulter au moment où s'affrontent l'Angleterre et la France, dans l'Europe des dix comme l'avait prévu le général de Gaulle quand il s'opposait à l'entrée de l'Angleterre dans le Marché commun.



Nice-Matin nous annonce que *** n'a pu bouffer en une heure que quarante-cinq oeufs. Fort heureusement, on y trouve aussi la liste des concerts, conférences et autres spectacles qui font de Nice un centre intellectuel bien vivant.

4 avril

Au C.U.M., on a fait le procès de la bourgeoisie, en marge du gouvernement de Vichy. Procès aussi de cette majorité politique qui s'est maintenue au pouvoir depuis, avec ses appétits, ses défauts et une certaine orientation vers la gauche.

Il y a plusieurs France qui se combattent depuis la révolution, a dit le conférencier. Pour Vichy, après la défaite de 1940, il y a eu la bourgeoisie, mais aussi un grand nombre de fonctionnaires de la troisième république, la Magistrature, l'Armée, l'Église qui, dans l'ensemble, se sont rangés derrière le maréchal Pétain. Vichy a été une dictature à la française, mais une dictature quand même. Le régime a perdu la guerre; il a payé, mais certaines équipes étaient encore au pouvoir en 1958.

Les sondages montrent que les gens ont la mémoire peu fidèle, remarque le conférencier.

Je me serais attendu à des applaudissements peu chaleureux. Au contraire, ils ont été assez vifs même si, devant nous, des gens sont sortis au cours de la conférence, vivante, bien faite, par un homme qui savait sans doute jusqu'où il pouvait aller. «Je blesserai sûrement quelques-uns d'entre vous, a-t-il dit, mais certaines choses doivent être dites. Il faut surtout noter que bien peu de choses ont changé dans ce bloc qui est encore au pouvoir, même s'il a évolué vers la gauche avec cinquante ans de retard. Vichy a coûté cher aux intellectuels, mais guère au patronat.»

182

Tout en condamnant, le conférencier n'a pas dit ce qu'il aurait fait s'il avait été dans la mêlée. Comment aurait-il pu procurer du travail à ces gens qui autrement seraient morts de faim, tout en évitant de pactiser avec l'ennemi?

Comme tout cela est délicat à traiter pour garder la mesure, tout en se refusant de reconnaître certaines poignées de main, certains gestes, certaines approbations, certaines décisions bien difficilement justifiables. Et le mot terrible de Laval qui, par haine du communisme, se rangeait du côté de l'envahisseur en entraînant avec lui le vieillard qu'était devenu Pétain. Il faut dire qu'à un moment donné, il avait derrière lui presque toute la France, a noté le conférencier parce qu'il représentait la classe dirigeante. Il faut éviter de trancher mais, encore une fois, qu'aurait fait le conférencier s'il avait eu en mains les rênes du pouvoir?

Quel drame qu'un étranger ne veut pas juger! Il ne peut qu'assister à ce que, quarante ans après, on en dit, tout en se méfiant un peu des tendances personnelles de celui qui parle.



Plus simplement, Germaine était allée entendre un conférencier qui a parlé du vieux Nice devant bien peu de gens à cause d'une autre grève des autobus qui les a forcés à marcher. Cela aussi est une dictature que l'on subit sans que la majorité silencieuse élève la voix.



L'accident survenu dans une installation nucléaire à Philadelphie a soulevé à nouveau la protestation de ceux qui s'opposent au développement de l'énergie nucléaire.

Nous étudions la situation, tout en maintenant notre politique, a dit M. Raymond Barre avec son calme ordinaire. Il a raison, même si journaux et télévision protestent à qui mieux mieux et contribuent à affoler la population par leurs campagnes souvent inconsidérées.

L'événement est grave, mais avant de vouloir chambarder la politique nucléaire d'un pays, il faudrait savoir les causes du sinistre et prendre les dispositions nécessaires pour les corriger. Le chemin de fer, l'automobile et l'avion

sont la cause de terribles accidents, mais il ne faudrait pas pour cela les écarter comme modes de transport. Il faut compter avec les précautions élémentaires mais aussi avec l'erreur humaine.



Denis-Benjamin Viger me donne beaucoup de tintouin. Je continue mon travail de rédaction, mais avec des hauts et des bas d'enthousiasme. À certains moments, je suis prêt à renoncer, mais jusqu'ici j'ai tenu même si, parfois, j'ai l'impression de tourner en rond. C'est sans doute que ma connaissance du sujet et de l'homme est insuffisante. Un historien ne doit pas être trop modeste, m'a dit le professeur André Lefort un jour que je lui avouais mes doutes. Non, mais il doit être prêt à reprendre ce qui paraît insuffisamment travaillé, documenté ou réfléchi.

183



Lu dans *Nice-Matin* que M. E. Stevelberg, M. A. University of Minnesota, a fait une causerie en anglais à Nice sur «English and American: two different languages». Je regrette de n'avoir pu y assister, car j'y aurais trouvé la confirmation de ce que je sais déjà, à savoir que l'anglais – pas le *King's English*, il est vrai – est différent de l'américain par le vocabulaire, l'agencement des phrases, l'orthographe et l'accent. Dans les deux cas, il y a la langue correcte, parlée par les gens instruits; elle s'apparente l'une à l'autre, mais un Anglais ne dira pas *sidewalk* et un Américain – même instruit – n'emploiera pas *pavement* pour désigner le trottoir. Traduit de l'américain, note l'éditeur pour un livre venu des États-Unis et publié en français. Il a raison car, entre la langue parlée là-bas et en Angleterre ou même au Canada, il y a des différences marquées. En Angleterre, même s'il y a un fonds commun entre les régions, tout au moins pour les gens du même milieu, il y a un accent et un vocabulaire qui varient d'une région à une autre. Et que dire de la langue et de l'accent de Nice ou de Provence? Au-dessus des caractéristiques locales, il y a un langage que parlent les gens instruits, ce qui fait qu'on peut dire d'eux: «Ils sont Français ou Anglais, Canadiens ou Américains.»

Je regrette de n'avoir pas entendu de M. Stevelberg, qui fait très américain avec son titre de M.A., mais qui a sûrement apporté des choses intéressantes sur le sujet, comme l'auteur d'*English on the Rocks*, professeur d'anglais en France.



Hier, Marc Soustrot dirigeait l'orchestre régional de Provence - Côte d'Azur, avec, en solo, Jean-Pierre Walley, dans un concerto de Beethoven pour violon et orchestre. Pourquoi faut-il que ma voisine ait jugé ainsi le soliste: «J'ai entendu Francescati dans ce concerto. Aussi...» Jean-Pierre Walley est un excellent violoniste, sobre, précis et dont l'instrument a de bien belles sonorités.

Pourquoi certaines gens veulent-ils toujours diminuer un artiste en le comparant aux plus grands?

Je suis revenu du concert à pied, à travers le jardin élevé au-dessus du Paillon par une administration qui, si elle n'a pas les grands projets de notre maire, s'attache des réalisations plus modestes, mais intéressantes.

184 La ville a des musées auxquels Nice a donné de l'importance depuis quelques années. Je suis retourné au musée Masséna. Sous l'oeil bienveillant d'un gardien à l'accent du Midi, j'ai revu certains retables tirés d'églises de la région, comme de Lucéram, des collections de monnaies, d'armes, d'armures et de vieilles clefs qui auraient ravi ma belle-fille Monique. Comme je l'ai noté ailleurs, je crois, elle ramasse toutes celles qu'elle peut trouver dans la région de Warden. Elle fait du charme auprès des brocanteurs qui rassemblent les moindres témoignages du passé pour les revendre au prix fort, aux amateurs de vieilles choses. Ils ne comprennent pas toujours la qualité de ce qu'il offrent, mais ils exploitent le chaland sans vergogne. En attendant, ils s'entourent d'un bric-à-brac où l'habitué découvre ce qui lui plaît, en soupirant devant les prix qu'on lui demande. Passion licite du collectionneur? Assurément! Revenue chez elle avec ses achats, Monique les dispose sur les murs, en cherchant un effet décoratif, ma foi, très réussi.



Reçu une lettre de Dominique qui nous a peiné et ravi tout à la fois. Elle a gagné son point; elle entrera au Cegep à l'automne. Dans l'intervalle, elle nous parle de son cheval *Liberté*. Pourquoi l'a-t-elle appelé ainsi? Quand elle le monte, elle a sans doute l'impression d'être libre, de ne subir aucune contrainte. À lire ce qu'elle nous a écrit de sa bête, elle semble heureuse de ses progrès, de ses randonnées, de ses sauts à la barre. On sent qu'elle forme un tout avec elle et qu'elle se rend compte qu'elle l'aime et la dirige avec fermeté. Il doit en être du cheval comme de certains hommes, qui ne détestent pas être menés par une femme. Dieu veuille que ce soit la leur! «Dans le succès d'un homme, il y a toujours une femme», affirme mère Maria Bossina. Et elle ajoute: «Il est préférable que ce soit la légitime». Boutade, oui, mais qui n'est pas sans fondement! C'est un peu ce à quoi je pense moi-même au moment du déjeuner en évoquant devant Madame de *** ce cadre qu'on voit en entrant dans son appartement du XVI^e arrondissement à Paris. Au-dessus des reines de France du dix-huitième siècle notamment, on trouve les miniatures des maîtresses du roi qui, à travers l'histoire de France, ont conduit le pays par personnes interposées ou directement, tandis que les reines élevaient leurs enfants ou se désolaient de leur impuissance dans l'entourage du roi.



Louis XIV était un souverain aux pouvoirs limités et non un dictateur, disait-on en commentaire d'un très beau film sur Versailles que j'ai vu hier

après-midi à la salle Bréa. C'est vrai car, en face du roi, il y avait le Parlement qui ne s'inclinait pas toujours. Louis XIV avait mâté les grands du Royaume, mais ses conseillers lui tenaient tête à l'occasion. S'il ordonnait, il n'était pas toujours suivi. Je ne sais pas ce que dirait Pierre Gaxotte s'il avait à juger cette affirmation. Il la déclarerait pour le moins un peu superficielle.

Je l'ai déjà noté dans cet entretien que j'ai eu avec Yvan Lamonde, qui passe son année sabbatique à Aix-en-Provence. J'y reviens car, en toute simplicité, cette préoccupation me paraît être caractéristique de ma manière.



Mon amie Marie Lanctôt n'aime pas toujours mes textes. «Vous faites oeuvre d'historien et non de chroniqueur», m'a-t-elle dit un jour. Je ne partage pas son avis. Si j'écris, c'est uniquement pour mon plaisir. Aussi ai-je tendance à traiter mes écrits comme des chroniques du temps passé plus que comme des textes sérieux, solides, impeccables, sans aucune fantaisie. Je me préoccupe du lecteur qui est loin d'être un technicien pour qui compte l'exactitude des faits, les dates et les événements, mais encore plus l'enchaînement et l'agrément du récit.

185



Lu dans le *Figaro Magazine* un article de Jean d'Ormesson que j'ai aimé. En regard du succès de M. François Mitterrand à la tête du parti socialiste, grand vainqueur des élections cantonales, il oppose le parti communiste. Tout à coup, celui-ci a peur de la montée de l'autre et de son chef: il refuse de continuer la collaboration. Ce fut la cause de l'échec de la gauche en mars 1978, le parti communiste n'ayant pas voulu servir de tremplin. Et c'est pourquoi M. Mitterrand ne sera probablement jamais à la tête du pays, malgré l'extraordinaire succès qu'il a remporté dans son propre groupe et dans le pays entier. Est-ce pure imagination ou simple *wishful thinking* de la part de M. d'Ormesson? Mais voilà que, comme lui, j'ai recours à l'anglais pour exprimer une pensée que le français suffirait à rendre.

J'ai noté, dans son dernier article, qu'il a écrit: «Sauter aux conclusions». Ne fait-il pas comme nous de ces anglicismes de sens et de mots, lui qui subit l'influence de l'anglais par un contact constant avec les journaux anglais ou américains? Sans compter les *one-man show* et autres termes anglais dont il émaille sa prose.



Ma petite-fille, Dominique, étudie l'économie politique au Cegep qu'elle fréquente. Je demande à Jacques de m'indiquer un manuel. Il me recommande celui de M. Raymond Barre. Et pour une étude comparée du capitalisme et du

marxisme, l'ouvrage de Joseph Schumpeter. Il n'a pas vieilli, bien que l'édition française date de 1951.

J'ai risqué *L'histoire des doctrines économiques* de Gide et Rist. Elle a un peu vieilli, me dit l'ex-professeur sans pitié.



Jean d'Ormesson a quitté la direction du *Figaro*, mais il donne au magazine hebdomadaire un long article sur la politique de la semaine. C'est là qu'on se rend compte qu'une plus grande liberté d'action sans contrainte administrative, souvent permet à un écrivain comme à un savant de donner sa mesure.

186



Tout m'est bonheur, écrit la comtesse de Paris dans un livre qu'elle vient de faire paraître chez Robert Laffont. De son côté, le comte de Paris a donné à la librairie Grasset ses mémoires de combat. Comme un des livres me paraît loin de l'autre! Dans le premier, on trouve l'histoire intime d'une grande famille avec ses tracas, ses errances à travers le monde, ses difficultés de tous les jours, avec aussi ses joies et, en filigrane, une femme charmante, enthousiaste, généreuse qui juge son mari tout en nous racontant les frasques pas toujours drôles de ses enfants. Elle rappelle les moments durs passés à l'étranger, car la loi française imposait au prétendant au trône de France d'habiter à l'extérieur du pays. La famille va au Brésil, puis au Maroc et en Espagne. De son côté, l'époux est déçu, désappointé, déprimé, si l'on en juge par le compte-rendu qu'ont fait de son livre les journalistes qui l'ont interviewé pour le *Figaro*. Il a, semble-t-il, renoncé à toute carrière politique. Un peu plus tard, Alain Decaux l'accusera à la télévision d'avoir fait abattre l'amiral Dorlan à Alger.

Comment peut-on imaginer un régime monarchique en France où les républiques se succèdent avec les catastrophes et, à l'intérieur d'un même cadre, où les hommes politiques se remplacent à une rapide cadence? Quand ils ont déplu, on les rejette sans pitié, avec la même soudaineté qu'on les a mis en selle, mais sans aller jusqu'à la révolution.

Comment un roi résisterait-il mieux qu'un président de la République ou un chef de gouvernement quand il a déplu ou qu'imprudemment, comme le général de Gaulle, il a demandé au peuple de l'appuyer à une élection ou lors d'un référendum?



Le livre de la comtesse de Paris est tout simple. Il faut être de mauvaise foi pour le critiquer comme on l'a fait dans l'*Express*. Politique, quelles bêtises on commet parfois en ton nom! On trouve dans le livre des choses charmantes à côté de détails oiseux, il est vrai. Il ne faut y chercher qu'un goût de la vie, de la

famille, du canular aussi, chez une femme pour qui tout est bonheur, même si elle doit faire face à des moments difficiles avec ses onze enfants qu'elle trimbale de maison en château avec beaucoup de monde autour d'elle, peu d'argent mais aussi avec la sympathie agissante d'amis, de parents ou de militants, pendant que son mari écrit, travaille, s'agite, espère, puis renonce. Gentiment, à la demande de sa cousine, Mme de Nicolaÿ, la comtesse de Paris nous a dédié son livre, avec la mention «En souvenir affectueux», ce qui nous a un peu étonnés et fait plaisir tout à la fois car, en toute simplicité, nous ne la connaissons que par son livre. C'est sans doute à l'amitié qui nous lie à sa cousine qu'elle a songé.



Je suis fasciste, a déclaré un grand médecin récemment. Il n'a pas été réélu doyen de la faculté de médecine qu'il dirigeait jusque-là en France. S'il ne l'a pas été, faut-il s'en étonner? Mais quelle mouche l'a piqué, lui dont l'autorité professionnelle était reconnue dans le milieu scientifique qu'il inspirait. Être favorable à l'autorité, en reconnaître la nécessité, agir en conséquence est acceptable quand l'autorité s'accompagne d'une compétence réelle. Se déclarer fasciste est pour le moins bien imprudent à une époque où on se souvient encore des abus de la dictature en Allemagne et en Italie. L'Ayatollah en Iran la pratique à nouveau; on proteste contre les abus qu'il couvre de son autorité, mais mollement sans trop de tapage à cause du pétrole.

En démocratie, s'avouer fasciste, c'est courir le risque de la plus brutale et de la plus immédiate réaction. Le docteur *** s'en est rendu compte à son tour. Mais pourquoi faut-il qu'une opinion politique puisse automatiquement gêner une brillante carrière? Pourquoi faut-il qu'une simple déclaration inopportune efface tout, sans rémission?

11 avril

Edmée Hone est venue déjeuner avec les Rochon et nous hier midi. Quelle charmante femme! Elle passe quelque temps chez sa soeur la baronne Empain à Cannes. Tout à côté, sur la Croisette, il y a un appartement splendide, nous dit-elle, où son cousin *** passe quelques jours, invité par des ingénieurs à son retour d'Afrique. Ceux-ci lui doivent bien cela, car à la tête de l'Acidi, *** leur a sans doute facilité l'accès d'un marché assez fermé jusque-là, mais qui s'est ouvert tout à coup aux ingénieurs, architectes, entrepreneurs et fabricants canadiens qui ont bien voulu s'organiser pour faire face à la demande. Certains cabinets ont pris ainsi une importance considérable, auprès d'énormes entreprises d'une Afrique nouvelle, dont *** leur a entrouvert la porte.

La présidence de l'Acidi n'a pas été de tout repos. *** y a été durant plusieurs années, puis Michel Dupuy l'a remplacé, mais si je comprends bien, il est

revenu à la diplomatie qui convient mieux à ses qualités et à sa préparation. Voilà deux autres amis de mon fils Jacques – le premier un peu plus âgé et le second de la même génération.

12 avril

188

Je suis allé saluer mon ami le figuier au saut du lit. Ses feuilles ont à peu près atteint leur taille normale. Il leur a fallu plus d'un mois pour en venir là. Si je le note ici, à nouveau, c'est pour rappeler la lenteur du printemps en Europe par opposition à la brusquerie du nôtre où en dix jours les branches squelettiques prennent l'aspect rieur de l'été commençant. Ici, comme au Canada, les feuilles au début ont des teintes tendres qui sont bien jolies. C'est ce qu'une fois de plus nous avons constaté en allant vers le Peillon, ce petit village moyenâgeux, logé sur un piton, auquel on accède par une route en lacets.

Un hôtelier à l'accent méridional et à l'aimable façon nous a accueillis à La Braisière. Successeur de Monsieur Fonçat, il a une gentillesse qui n'est pas que commerciale. En nous parlant de ses prouesses amoureuses, il nous a dit, dans un grand éclat de rire: «Je suis également très bien pour cela». Au dessert, sa femme est venue nous saluer en quittant ses fourneaux pour quelques instants. Comme est agréable cette manière de l'hôtelier, opposée à l'accueil bien rogué de l'hôtesse de Carros-le-Vieux. Ah! ces Parisiens, a commenté notre ami Jean Homet qui est de Caen, en parlant de cette dernière, venue s'installer dans la montagne après avoir quitté Paris.



Entendu, hier soir, Yuri Boukov. Grand, un peu taillé à coup de cerpe, la main large, les doigts boudinés, physiquement il n'a rien pour plaire. Mais quel extraordinaire pianiste il se révèle dans la *Passionata* de Beethoven! Son tempérament s'y donne libre cours. Il tape dur à certains moments, mais quelle délicatesse il a à d'autres!

Moujik, fils de Moujik sans doute à qui on a donné l'occasion de devenir un grand pianiste! Qui est-il, ai-je demandé au secrétaire du conservatoire de Nice, qui nous reçoit à un de ces petits concerts du lundi soir, dans une salle exiguë, mais bien aménagée dans l'ancien hôtel particulier des Rostchild, situé dans un grand parc, donnant sur le boulevard de Cimiez. Il a paru stupéfait que je ne sache pas qui était l'artiste. Je n'ai pas insisté, quitte à attendre que demain *Nice-Matin* me renseigne.

